
Karl Zieger, *Enquête sur une réception. Arthur Schnitzler et la France, 1894-1938*

Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion, 2012, 340 p., 27 €, ISBN 978-2-7574-0395-2

Jacques Le Rider



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2144>

DOI : 10.4000/germanica.2144

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2013

Pagination : 161-163

ISBN : 9782913857315

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Jacques Le Rider, « Karl Zieger, *Enquête sur une réception. Arthur Schnitzler et la France, 1894-1938* », *Germanica* [En ligne], 52 | 2013, mis en ligne le 24 juin 2013, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2144> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2144>

© Tous droits réservés

Comptes rendus de lecture

Sigurd Paul Scheichl / Karl Zieger (dir.), *Österreichisch-französische Kulturbeziehungen 1867-1938/ France-Autriche: leurs relations culturelles de 1867-1938*, Innsbruck, Innsbruck University Press / Presses Universitaires de Valenciennes, 2012.

Voici un recueil hautement intéressant et passionnant pour les austriacistes, qu'ils soient spécialistes de littérature ou de civilisation au sens large du terme. En effet, ce volume, faisant suite à un projet commun des universités d'Innsbruck et de Valenciennes destiné à explorer les différentes formes et manifestations d'échanges culturels entre la monarchie habsbourgeoise et la France, livre l'image de leur complexité dans les deux sens sur une période de soixante-dix ans et s'inscrit ainsi dans le sillage des recherches sur les transferts culturels, menées en son temps par Michel Espagne entre la France et l'Allemagne. Les contributions s'intéressent aux relations théâtrales, juridiques, artistiques, architecturales et poétiques, mettant à chaque fois en lumière les rôles de passeurs de certains personnages du monde culturel (Helga Mitterbauer à propos de Rudolf Lothar et Camille Mauclair).

Le recueil s'ouvre judicieusement par deux articles (Jacques Le Rider et Irène Cagneau) qui replacent en contexte l'attention des journalistes et intellectuels français pour l'Autriche jusqu'à la Première Guerre mondiale. L'entreprise est en soi utile, car elle permet de voir que les observateurs ont très tôt perçu les spécificités de l'Autriche-Hongrie et les difficultés auxquelles elle se heurtait tout en faisant de la monarchie danubienne un facteur non négligeable dans leur approche et analyse des relations franco-allemandes. L'Autriche, il est vrai, et

les deux contributions le rappellent avec pertinence, est pour un certain nombre de nos compatriotes de l'époque marquée par les différends qui ont opposé les deux pays au début du XIX^e siècle, voire antérieurement ; d'un autre côté, elle est parfois difficilement identifiable comme entité propre face à l'Allemagne ou la Prusse, en particulier juste après la période du Compromis de 1867, notamment quant à la nature dualiste de ce « nouvel » État. Une présentation du regard dans le sens inverse eût peut-être été indiquée pour juger de l'image de la France à Vienne et dans la monarchie à un moment où les événements tant au plan intérieur qu'au niveau international obèrent l'équilibre européen pour la période considérée.

Marc Lacheny consacre ensuite un article aux relations entre le Burgtheater et la Comédie-Française en montrant que les liens ne sont pas seulement institutionnels mais aussi de caractère privé entre les acteurs des deux grandes institutions et que les échanges entre répertoires se sont faits uniquement dans le sens France-Autriche. Il s'interroge, dans un second article, sur l'image et la perception par Karl Kraus des germanistes français et du rôle de ceux-ci, connus et moins connus, dans les tentatives pour lui faire obtenir le prix Nobel de littérature. Il s'agit d'un double mouvement d'instrumentalisation : Kraus comme arme des germanistes français contre le pangermanisme, les germanistes français comme arme de Kraus contre les germanistes allemands et « la surdité de l'Autriche à ses diatribes » (p. 219). L'intérêt de l'article est également de révéler un riche fonds inexploité, le fonds Maximilien Rubel à la BDIC, pour la recherche krausienne. Sylvie Arlaud dédie deux articles à l'histoire de l'art et à l'architecture pour montrer de quelle manière les relations entre l'État et l'avant-garde sont une caractéristique de la modernité en Autriche, tandis qu'en France, elle se déploie en dehors des institutions nationales. Gerald Stieg retrace les rôles respectifs de Johann Nestroy et Karl Kraus dans la réception viennoise de Jacques Offenbach et de l'opérette. Jacques Le Rider rappelle le rôle de Maeterlinck dans la philosophie du langage de Fritz Mauthner qui rejaillit ensuite sur la *Lettre à Lord Chandos*, un « moment véritablement européen de l'histoire des idées linguistiques et de la littérature » (p. 146). Martine Sforzin s'intéresse à deux approches – celles d'Hugo von Hofmannsthal et de Paul Valéry – concernant le déclin de l'Europe et montre que les auteurs adoptent une position pacifiste et prônent une entente mutuelle entre les Européens pour un avenir commun et non délétère. Karl Zieger, quant à lui, retrace la présence d'Emile Zola et d'Alfred Dreyfus sur les scènes autrichiennes et allemandes à partir de la pièce de Hans J. Rehfisch et Wilhelm Herzog (1929) et du film de Richard Oswald (1930), qui toutes deux traduisent la situation de crise que vivent les deux nouvelles républiques sorties du premier conflit mondial et qui veulent encore croire au progrès et à la justice.

Wolfgang Pöckl s'intéresse à H. C. Artmann comme traducteur du français, notamment d'un volume d'Astérix et Obélix, et Marlene Mussner dresse un inventaire rapide des gallicismes dans deux textes d'Arthur Schnitzler, *Reigen* et *Leutnant Gustl* afin de montrer que les mots empruntés au français se sont maintenus plus longtemps en Autriche qu'en Allemagne. Enfin, Irène Cagneau consacre un article passionnant aux échanges entre les disciplines juridiques, notamment à partir de la création de la Société de législation comparée (1869), dont les membres les plus actifs, de tendance libérale, voient dans le code de procédure pénale autrichien d'un côté une formidable codification de type libéral, de l'autre la possibilité d'un sursaut salutaire (« Wiedererhebung ») de la monarchie habsbourgeoise.

Mais le problème principal de cette publication réside dans l'absence d'organisation interne des contributions : le lecteur aura des difficultés à s'orienter entre les différents domaines abordés. En effet, on passe de l'histoire événementielle, par le biais des journaux, au théâtre pour arriver au domaine du droit avant d'aborder l'histoire de l'art pour revenir au théâtre et à la poésie et de terminer par des notes d'ordre linguistique. Les éditeurs, semble-t-il, auraient gagné à organiser sous des rubriques explicites les différents articles afin de prévenir le sentiment de répétition, voire de trouble, qui s'installe à la lecture du volume. Il n'en reste pas moins que les contributions sont d'une haute qualité scientifique et montrent l'intérêt que l'Autriche a eu et continue d'avoir pour les germanistes français en particulier, mais aussi et surtout pour le monde artistique en général. Les échanges entre les deux pays à des moments où tous les deux traversent des crises sérieuses sont le reflet d'une ouverture à l'Autre et de passages ininterrompus dans une Europe où l'on a trop souvent donné aux différentes manifestations du nationalisme comme caractéristique fondamentale du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e la place principale. Ce recueil appelle en quelque sorte à réécrire l'histoire entre les pays européens sous un angle différent qui ne ferait du nationalisme que l'une des multiples composantes historiques des périodes considérées.

Éric Leroy du Cardonnoy

Zieger, Karl, *Enquête sur une réception. Arthur Schnitzler et la France, 1894-1938*, Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion, 2012, 340 p., 27 €, ISBN 978-2-7574-0395-2

Depuis que la « modernité viennoise » a commencé à passionner le public français, c'est-à-dire depuis les années 1980 et l'exposition « L'Apocalypse joyeuse » du Centre Pompidou, Arthur Schnitzler

a été abondamment traduit, édité et commenté. Il est aujourd'hui un des auteurs viennois les plus connus en France : plus populaire que Hofmannsthal, Musil ou Canetti, plus accessible en traduction française que Karl Kraus, il n'est surpassé dans la faveur du public français que par Stefan Zweig.

Centrée sur la première période de la réception de Schnitzler en France, de 1894 à 1938, l'étude de Karl Zieger révèle que la reconnaissance de cet auteur ne fut pas immédiate, que l'intérêt pour Schnitzler resta longtemps limité à une partie seulement de sa production (les nouvelles et les pièces en un acte) et que l'éloge du « maître de la petite forme », dont l'esprit viennois était considéré comme plus proche de certaines traditions « latines » et française, était à double tranchant. Plaquer sur Schnitzler une certaine représentation de l'identité culturelle autrichienne et viennoise revenait à le couper de ce que le public français considérait comme le propre du génie allemand : la tradition goethéenne, le romantisme, la profondeur philosophique. On comprend, en lisant cet ouvrage de Karl Zieger, que la construction de l'identité autrichienne différente de l'identité culturelle allemande, dans les discours savants comme dans l'opinion publique, à partir de 1920, pouvait produire des effets ambivalents. On vantait l'austriacité de Schnitzler pour mieux le tenir à l'écart de la littérature allemande tout court. C'est plus tard, dans la seconde vague de la réception de Schnitzler en France, dans le dernier tiers du xx^e siècle, que s'impose une autre image de Schnitzler : analyste lucide et perspicace de la crise morale de la Belle Époque et des années 20, maître de la grande forme au théâtre comme dans le roman de société, auteur d'un des journaux personnels les plus monumentaux et les plus riches de la littérature européenne.

À ce point de la réflexion se pose une question que l'on rencontre sans doute dans la plupart des études consacrées à la réception française d'un auteur étranger : en quoi le tableau, dressé avec tant de talent et d'érudition par Karl Zieger, fait-il apparaître un « Schnitzler français » ? En quoi et jusqu'à quel moment la vision française de Schnitzler s'écarte-t-elle des jugements portés sur ses œuvres en Autriche et en Allemagne ? Au début en tout cas, les stéréotypes français (« maître de la petite forme » ; « typiquement viennois ») recourent ceux contre lesquels Schnitzler a dû se battre, dans son propre pays et en Allemagne.

On prend conscience, en lisant le beau livre de Karl Zieger, du fait que les « transferts culturels » franco-autrichiens restent moins bien connus et moins souvent étudiés que les « transferts culturels » franco-allemands. C'est pourquoi cette étude n'est pas seulement destinée à devenir un ouvrage de référence de la *Schnitzler-Forschung*, mais sera désormais incontournable pour tous les travaux consacrés à l'histoire interculturelle du voisinage européen France-Autriche. Il est impossible,

dans ce compte rendu, de rendre compte de l'exceptionnelle richesse de la documentation rassemblée par Karl Zieger grâce à l'étude de très diverses sources documentaires (journaux, revues, correspondances en grande partie inédites, histoire des traductions françaises de Schnitzler, etc.). Nous nous bornerons à souligner qu'on pourrait extraire du livre de Karl Zieger sur *Arthur Schnitzler et la France* les premiers éléments d'une prosopographie des agents du transfert culturel franco-autrichien : traducteurs, éditeurs, agents littéraires, directeurs de théâtre, critiques, médiateurs autrichiens en France, médiateurs français à Vienne... Voilà une des dimensions les plus remarquables de l'ouvrage dont l'importance, on l'a compris, dépasse très largement le domaine particulier des études schnitzleriennes.

Qu'il me soit permis de me limiter à deux exemples qui ont particulièrement retenu mon intérêt. On retrouve Henri Albert, bien connu de tous ceux qui s'intéressent à « Nietzsche en France », et l'on mesure à quel point l'affect anti-prussien de grand « importateur littéraire » fut déterminant dans son soutien de la réception de Schnitzler en France. Autre exemple : on en apprend chez Karl Zieger, à propos d'Alzir Hella, dont le nom est également indissociable de l'histoire des traductions françaises de Stefan Zweig, plus que nulle part ailleurs jusqu'à présent.

Dans le présent numéro de *Germanica*, au détour de mon étude sur Schnitzler dans la *Revue de Genève*, qui pioche abondamment dans la mine d'informations ouverte par Karl Zieger, j'ai insisté sur un thème qui constitue un élément de continuité de la première à la deuxième vague de la réception de Schnitzler en France : les propos de Félix Bertaux qui, le premier, a insisté sur la « vibration freudienne » perceptible dans les textes de Schnitzler. Ailleurs, F. Bertaux parle de « teinte freudienne ». Ce sont des formules très vagues qui font apparaître à quel point la connaissance des relations de Schnitzler avec Freud et d'autres psychanalystes contemporains a progressé depuis lors. C'est aussi le point de vue qui a changé. Chez Félix Bertaux, le « freudisme » de Schnitzler est évoqué avec précaution pour éviter d'effaroucher le public français. Aujourd'hui, c'est précisément cette proximité de Schnitzler avec son « *Doppelgänger* » freudien qui est considérée comme une des dimensions les plus fascinantes de ses textes.

Dans son introduction, Karl Zieger rappelle que les études en langue française sur Schnitzler, après une longue période durant laquelle la thèse de Françoise Derré publiée en 1966 était restée la seule monographie de référence, se sont multipliées depuis le début des années 2000. Son ouvrage magistral complète brillamment cet ensemble.

Jacques Le Rider

